

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la Société

Journal de la société statistique de Paris, tome 69 (1928), p. 135-139

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1928__69__135_0

© Société de statistique de Paris, 1928, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

VI

Discours prononcé par M. TRUCHY

Professeur à la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut

au nom de la Société de Statistique aux obsèques de M. Yves-Guyot, le 24 février 1928

MESDAMES, MESSIEURS,

La Société de Statistique de Paris avait admis YVES-GUYOT comme membre titulaire en 1876. En 1896, elle l'avait appelé à la présidence. En 1926, dans une séance à laquelle la présence de M^{me} et de M^{lles} YVES-GUYOT donnait le caractère d'une fête de famille, nous avons célébré le cinquantenaire de son entrée à la Société. Ceux qui ont assisté à cette séance — j'en étais — n'ont pas perdu le souvenir de l'émotion qui étreignait notre vénéré et cher collègue lorsque, après le discours du président d'alors, M. DAL PIAZ, il se leva au milieu des applaudissements pour remercier ceux qui, ce soir-là, se pressaient autour de lui. Émotion visible et si forte que pendant un temps appréciable YVES-GUYOT, dont l'éloquence était toujours aisée et prompte, demeura immobile sans pouvoir prendre la parole.

C'est qu'il aimait notre Société, qu'il s'y sentait aimé, et que cet hommage dont il savait la sincérité avait remué en lui une sensibilité profonde que les indifférents ne soupçonnaient pas. Ce tempérament de robuste lutteur goûtait le charme des amitiés vraies et la douceur des sympathies.

Au nom de la Société d'Économie politique, M. COLSON et M. Emmanuel VIDAL

vous ont parlé de l'économiste, à la fois homme d'action et homme de cabinet, dont le surprenant labeur avait abordé tous les domaines de cette vaste science. Il ne m'appartient de vous parler que du statisticien. Yves-Guyot avait de bonne heure compris qu'on ne peut pas être un économiste vrai sans être en même temps un statisticien. C'est qu'en effet la statistique fournit à l'économiste les moyens de connaître les phénomènes sous leur aspect numérique, par conséquent sous l'aspect où il est possible de leur appliquer les règles de la mesure exacte et précise.

L'esprit réaliste d'Yves-Guyot s'adaptait parfaitement aux recherches statistiques. Aussi, dans ce domaine, quelle incessante et féconde activité ! Entre 1894 et 1927 il n'y a que bien peu d'années où ses collègues de la Société de Statistique n'aient pas entendu une communication de lui, parfois deux ou plusieurs communications dans la même année : communications sur les sujets les plus variés, commerce, finances, problèmes monétaires, recensements de la production, facteurs des prévisions économiques. Quand il n'était pas l'auteur de la communication inscrite à l'ordre du jour, bien souvent il intervenait dans la discussion à laquelle elle donnait lieu. A la séance du cinquantenaire, le président DEL PIAZ a pu affirmer, sûr que personne n'y contredirait, qu'aucun membre de la Société n'avait donné à celle-ci une collaboration plus active. Si la mort n'avait pas brusquement éteint cette activité inlassable, nous devions encore, dans notre prochaine séance du mois de mars, avoir une communication d'Yves-Guyot ; elle était inscrite à l'ordre du jour.

Les personnes qui croient que la statistique est une science froide, ce sont des personnes qui n'ont pas entendu Yves-Guyot traiter une question de statistique. Les chiffres prenaient en passant par sa bouche le mouvement et la vie dont il était lui-même animé ; les chiffres n'étaient pas pour lui de pures abstractions, des êtres de raison descendus, pour quelques instants, de la région sereine où règne et gouverne la mathématique, c'étaient des combattants au service d'une cause. Il y avait les chiffres adverses, contre lesquels sa verve caustique s'acharnait, qu'il raillait et mettait en pièces, et il y avait les chiffres amis qu'il poussait en avant, comme à l'assaut, encadrés dans la forte charpente de sa dialectique. Les communications d'Yves-Guyot avaient l'allure d'une lutte ; sous l'homme de science, le polémiste incisif avait peine à se maîtriser, et à tous moments perceait. Un tempérament vigoureux ne se laisse par morceler.

Ce qu'Yves-Guyot avait été comme journaliste, comme écrivain, comme homme politique, défendant ardemment les causes qu'il estimait justes, il le restait chez nous. Ainsi, le rappeler tel que ses collègues l'ont vu, durant plus d'un demi-siècle, à la Société de Statistique de Paris, c'est le rappeler tout entier tel qu'il a été partout et en toutes circonstances.

D'un homme comme celui-là, c'eût été grand dommage que la vieillesse fût venue altérer l'image que nous nous étions formée de lui. A lui et à nous, ce dommage a été épargné. Par un rare privilège, l'accumulation des années sur sa tête n'avait pas entamé son activité ni ses vertus combatives. Yves-Guyot est mort d'un seul coup, il est mort debout, et c'est bien ainsi qu'il devait mourir.

Nous nous inclinons respectueusement aujourd'hui devant les trois femmes en deuil qui pleurent un mari et un père. Qu'elles trouvent du moins quelque consolation dans les témoignages qu'apportent ici ceux qui l'ont vu à l'œuvre et qui ont admiré la continuité de ce labeur sans cesse animé, dans sa diversité, par la passion du bien public et par la passion de la liberté.

VII

NÉCROLOGIE

Georges ALLIX

Notre Société vient, à nouveau, d'être douloureusement atteinte : elle a perdu un des plus savants de ses membres, que sa culture avait désigné à nos anciens pour siéger au Conseil et diriger plus tard nos débats.

Georges Allix, que nous avons vu, il y a encore peu de temps, parmi nous, a été enlevé à notre affection.

Né le 12 février 1862, il fait de brillantes études au lycée de Rouen, puis à Henri-IV, et il entre à l'École polytechnique en 1881 ; sorti dans l'arme du génie, il démissionna en 1895 pour s'attacher à l'étude des problèmes de transports qui l'ont préoccupé toute sa vie.

Doué d'un merveilleux talent d'écrivain, il savait rendre accessible à tous les questions les plus délicates et les plus difficiles. Il ne vint cependant à nous que très tard pendant la guerre, sous le parrainage de notre ancien président Liesse et de moi-même, qui avais appris à le connaître ; nous savions qu'il fallait à ce moment demander à tous ceux qui avaient bien étudié les grandes questions, de se grouper dans notre Société afin de lui maintenir sa vitalité pendant la tourmente qui continuait ses effroyables ravages.

Très assidu à nos séances, beaucoup d'entre nous ont apprécié sa conversation ; ses connaissances extraordinairement étendues lui permettaient de répondre à tout voisin, que ce dernier parlât littérature, art, archéologie, économie politique, économie sociale ; mais il était particulièrement brillant quand la conversation s'égarait sur la musique ; alors, il montrait une compétence et une érudition remarquables, car il était servi par une merveilleuse mémoire.

Nos collègues ne pourront pas se remémorer sans une grande peine cette belle physionomie éclairée par de beaux yeux dont l'éclat était encore avivé par ses chères lunettes ; quel bon sourire éclairait la figure de ce conteur inépuisable d'une finesse d'esprit incomparable et d'un charme prenant !

Il est parti en pleine vigueur intellectuelle, ne laissant que des regrets à tous ceux qui l'ont approché ; notre Société a adressé à ses enfants l'expression de ses regrets sincères, que nous renouvelons à nouveau ; puisse la sympathie unanime de tous nos collègues apaiser le chagrin qu'ils ont ressenti et que nous partageons.

A. BARRIOL.

* * *

Georges DURIEUX

Nous avons aussi perdu un de nos collègues entré en 1915 comme Georges Allix, M. Durieux, né le 24 janvier 1871 à Montagnier (Dordogne).

M. Durieux, licencié ès sciences mathématiques, avait d'abord une partie de sa vie comme commissaire administratif de chemin de fer, puis utilisant son titre de membre de l'Institut des Actuaire, il modifia l'orientation de sa vie, et devint directeur adjoint de la Compagnie « Le Secours-Vie ».

Il laissera parmi nous le souvenir d'un excellent collègue, un peu timide ; mais aussi d'un travailleur infatigable.

Nous n'avons appris son décès que tout à fait par hasard, et n'avons pas pu lui rendre les derniers devoirs ; mais nous avons adressé nos condoléances sincères à sa famille.

A. BARRIOL.

VIII

BIBLIOGRAPHIES

Matérialisme historique et interprétation économique de l'Histoire, par **Henri Sée**
professeur honoraire à l'Université de Rennes. Un volume in-16 de 136 pages.
Marcel Giard, Paris.

M. Sée rappelle d'abord la genèse de la doctrine du matérialisme économique due à Karl Marx qui l'a exposée dans le manifeste communiste; elle se résume en ceci : « Les phénomènes économiques conditionnent toutes les autres manifestations de l'histoire des sociétés, aussi bien politiques que religieuses »; d'où cette déduction : l'histoire de toute société, jusqu'à nos jours, n'a été que l'histoire de luttes de classes.

Il indique la foi des marxistes dans cette loi qui, d'après Engels, « a autant d'importance que la loi de la transformation de l'énergie dans les sciences mathématiques ». Il est bien probable que peu de statisticiens arrivent à cette conception; mais il faut convenir que pour les adeptes de la religion marxiste, elle a dû jouer un rôle de première importance par son apparence scientifique : cependant, ils devraient bien se rendre compte que les vérifications économiques, même celles qui résultent des expériences d'après-guerre, n'ont guère donné de résultats satisfaisants et que les prédictions de Marx sont loin d'avoir été réalisées (heureusement, d'ailleurs!).

M. Sée montre très clairement que des événements purement politiques et non motivés par des circonstances économiques ont eu des répercussions autrement importantes sur l'économie de beaucoup de pays; en fait, on peut admettre dans quelques cas une certaine interdépendance entre les phénomènes politiques, religieux, juridiques et les phénomènes économiques, mais on ne peut pas dire que ceux-ci conditionnent toujours les premiers.

On doit signaler la partie de l'ouvrage de M. Sée relative à la notion de classe sociale et à son examen de la conception catastrophique de l'histoire et du problème des révolutions.

A notre avis, il est certain que le développement des études statistiques et l'interprétation de plus en plus rigoureuse qu'on fera des travaux des statisticiens montreront que la conception de Karl Marx ne repose pas sur des données rigoureuses et ne peut en aucun cas être qualifiée de « loi ».

A. B.



La politique monétaire anglaise dans l'Inde, par **René LEROI**, administrateur des Colonies, docteur en droit, breveté de l'École coloniale. Marcel Giard, éditeur
Prix : 10 francs.

Depuis la guerre, toutes les contrées du monde ont souffert du malaise économique-provoqué par la fluctuation du cours des monnaies. La stabilisation est un problème à l'ordre du jour.

Personne n'était mieux qualifié pour traiter de cette question car M. Leroi habite l'Inde et connaît à fond les mœurs et les coutumes qu'il a dépeintes dans le très beau travail statistique indiqué ci-dessus.

Après avoir décrit rapidement le pays en rappelant les différences essentielles des castes, le commerce général, il indique les conditions sociales et l'amour de la thésaurisation du peuple pour aboutir à l'histoire du système monétaire que les Anglais désirent stabiliser.

Cette histoire est curieuse : après avoir eu diverses monnaies avant la conquête, l'Inde subit le régime imposé de l'étalon d'argent au moment même où l'Angleterre

adoptait l'étalon d'or; cette réforme opérée en 1818 rencontra des oppositions qui aboutirent à un régime bimétalliste combattu ensuite après la dépréciation de l'or due aux ouvertures des mines; la chute de l'argent qui suivit motiva des réclamations justifiées, et le gouvernement anglais vers 1873 reconnut la nécessité d'une monnaie saine.

Malgré ses efforts la roupie ne cessa de baisser jusqu'à la guerre mondiale dont le résultat en apparence paradoxal fut une amélioration de la monnaie d'argent, et la reprise des idées bimétallistes.

Il est certain que l'étalon d'argent facilite les relations avec les autres pays d'Extrême-Orient, mais il rend très difficiles les échanges avec la métropole, et c'est la raison pour laquelle les différentes Commissions de cette dernière ont préconisé l'adoption définitive de l'étalon or.

M. Leroi examine en détail le « Gold bullion standard » (étalon d'or fin) et montre qu'il paraît être la meilleure solution au problème très délicat que les fonctionnaires anglais ont à résoudre en mettant en œuvre une banque centrale et un mécanisme assez complexe des réserves monétaires.

En supposant cette solution adoptée, il resterait à déterminer le taux de stabilisation de la roupie; c'est une question délicate, car on se heurte à des intérêts opposés même parmi les nationaux et en dehors de toute question de relations entre ceux-ci et la métropole; mais il est certain que les conséquences de la stabilisation sont trop importantes au point de vue budgétaire, pour qu'elle ne se fasse pas à bref délai.

Une note très intéressante indique la situation monétaire de l'Indochine, et les conséquences de la stabilisation du franc français; on se trouvera, pour la piastre, en présence de problèmes analogues à ceux que les Anglais ont à résoudre — espérons qu'on traitera la question comme nos voisins l'ont fait eux-mêmes, sans considération politique et en examinant seulement les questions purement financières.

M. Leroi a su donner à son sujet cependant aride, une vie remarquable et la lecture de son livre est d'un intérêt considérable; souhaitons que nos législateurs le lisent et comprennent les leçons qui s'en dégagent; il convient de le féliciter très sincèrement d'avoir écrit ce beau travail.

A. BARRIOL.
